

---

**Langue au neutre narratif et identitaire : Amour bilingue d'A. Khatibi  
Je ne parle pas la langue de mon père de L. Sebbar**

**Language with narrative neutral and identity: bilingual love of A.  
Khatibi  
I do not speak the language of my father of L. sebbar**

**Yéhia Taha HASSANEIN**  
**Faculté Al-Alsun, Université ElMania/ Égypte**  
[\*\*ythassanein@yahoo.fr\*\*](mailto:ythassanein@yahoo.fr)

**Reçu: 28/11/2024,    Accepté: 15/12/2024,    Publié: 20/12/ 2024**

---

**Résumé :**

Langue au neutre narratif et identitaire : Amour bilingue d'Abdelkebir Khatibi Je ne parle pas la langue de mon père de L. Sebbar De toutes les appartenances, que nous nous reconnaissons, la langue est presque toujours l'une d'elle les plus déterminants au moins autant que la religion, qui définissent une culture, une identité, par conséquent, les contours de chaque personnalité. A. Khatibi, s'est interrogé dans toute son œuvre sur les problèmes de la langue et de l'identité. Dans Amour bilingue : « Cette union est à la fois richesse, vertige, volupté mais drame dans lequel à chaque fois l'unité de la personne se joue » Dans un récit autobiographique, Je ne parle pas la langue de mon père, l'Algérienne L. Sebbar montre particulièrement cet exil linguistique, cette coupure des origines.

Cette étude s'intéresse à examiner la dualité consubstantielle à l'identité bilingue, à interroger à travers une perspective comparatiste ce "jeu vertigineux de l'identité" dans la langue de l'autre; puisque les deux écrivains essaient de "re"territorialiser leur identité marquée par un champ d'expérimentation et d'expériences postcoloniale, ils offrent deux espaces distincts, si l'un s'avère harmonieux , l'autre est conflictuel produisant une écriture "hybride" entre le même et altérité, l'ici et l'ailleurs, les valeurs traditionnelles et modernes, nuances et ambivalences de chaque société.

Mots clés :monolinguisme ; bilinguisme ; déchirement identitaire ; exil linguistique ; polyphonie

**Abstract :**

Language to the narrative and identity neutral: bilingual love of Abdelkebir Khatibi I do not speak the language of my father of L. sebbar of all the affiliations, which we recognize ourselves, the language is almost always one of it the most determining at least as much as religion, which define a culture, an identity, consequently, the contours of each personality. A. Khatibi, wondered in all his work about the problems of language and identity. In Bilingual Love: "This union is both rich, vertigo, voluptuousness but drama in which each time the unity of the person plays " in an autobiographical story, I do not speak the language of my father, the Algerian L. Sebbar particularly shows this linguistic exile, this cut of origins.

This study is interested in examining the consubstantial duality in bilingual identity, to question through a comparative perspective this dizzying game of identity 'in the language of the other; Since the two writers try to 'reinrortize their identity marked by a field of postcolonial experimentation and experiences, they offer two distinct spaces, if one turns out to be harmonious, the other is conflicting producing a writing' hybrid "between the same and otherness, here and elsewhere, traditional and modern values, nuances and ambivalences of each

**Keywords:** society. bilingualism; Identity heartbreak; linguistic exile; Polyphony

**Pour citer cet article :**

HASSANEIN, Yéhia Taha,(2024), Langue au neutre narratif et identitaire : Amour bilingue d'A. KhatibiJe ne parle pas la langue de mon père de L. Sebbar, *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 2(3), 499-524.

Disponible sur le lien :<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

**Pour citer le numéro :**

KALAI, Lassaad, HUSSON, Daniel et SOLTANI, El-Mehdi (2024), Numéro –Thématique « [Langues, cultures et enjeux contextuels : quels rapports ?](#)», *Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels* [En ligne], 2(3), 539 p. Disponible sur le lien :

<https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/928>

# L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono

---

## Introduction

De toutes les appartenances, que nous nous reconnaissons, la langue est presque toujours l'une d'elles les plus déterminantes au moins autant que la religion, qui définissent une culture, une identité, par conséquent les contours de chaque personnalité. L'on peut constater qu'un homme peut vivre sans aucune religion, mais évidemment pas sans aucune langue.

*La langue et la vie*<sup>1</sup> remet en question le caractère fondamental de la langue en tant qu'élément indispensable à l'être et à son existence ; penser, prier, communiquer, apprendre, connaître, rêver, etc. tout se passe dans et à travers la langue. Ainsi et depuis toujours homme et langue vont de pair, elle naît, évolue, se propage et meurt si on l'abandonne. De son côté, l'homme se rend distinct par la disposition d'apprendre et de connaître sa propre langue et celle de l'Autre.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, étudier les rapports entre les hommes et leurs langues devient un phénomène assez complexe, du fait que les pratiques langagières sont de plus en plus différentes ; du monolinguisme au plurilinguisme, tout en passant naturellement par le bilinguisme.

Et, l'homme se retrouve *a fortiori* contraint de vivre dans un monde chargé de signes le plus souvent inconciliables, exprimant une dualité linguistique, et exigeant parfois d'effacer une langue par rapport à l'autre ; car l'une d'elle doit emporter.

De même, et à travers ses multiples fonctions instrumentale, véhiculaire, et surtout identitaire, la langue est associée à la littérature. Elle devient sa principale voie de communication et d'expression d'individu à individu, de groupe à groupe comme le moyen le plus affiné, le plus subtil, le plus pénétrant des échanges, où elle traduit une certaine unité de l'être, et apparaît également comme un facteur de cohésion. Mais le fait d'avoir corps et langues divisés, cela produit quelque chose qui oscille entre le dilemme d'identification et de dramatisation.

Face à un phénomène assez complexe, la problématique d'une telle étude s'intéresse, dans un premier temps à examiner les rapports entre les hommes

et leurs langues. Comment un tel paradoxe identitaire peut-il s'expliquer par une dualité linguistique ? Vivre dans les deux langues à la fois contraint d'utiliser leurs signes inconciliables et exige d'effacer l'une par rapport à l'autre, car l'une d'elles doit l'emporter.

Dans la même perspective, le bilinguisme qui s'annonce déjà comme un mariage à risque peut-il nous aider à éviter cette "*ghettoïsation*" moderne ? Ainsi, nous nous trouvons devant un sujet délicat qui se détermine dans cette interrogation "*éducative*". Et pour cela, il faut savoir assumer sa diversité culturelle et linguistique à la fois, tout en rendant à la langue sa fonction initiale : instrument de communication et facteur d'identité.

Le cas du Maghreb est assez significatif ; il exprime, dans un contexte postcolonial et arabo-berbère, une littérature de langue française marquée par un double héritage culturel et historique, l'une des caractéristique de la littérature maghrébine de la langue française est qu'elle se constitue comme un espace traversé par une pensée de l'hétérogénéité ; la question du bilinguisme voire de dualisme linguistique est sans cesse traitée tout en refoulant des particularités historiques et culturelles causés par l'exil, l'errance surtout la quête de l'identité.

Deux textes sélectionnés pour être analysés : *Amour bilingue ou le récit impossible* (1983) du Marocain Abdelkébir Khatibi, et *Je ne parle pas la langue de mon père* (2003) de l'algérienne L. Sebbar. Notre choix a été déterminé par plusieurs raisons : d'abord, ce sont deux récits autobiographiques la force littéraire de ces deux ouvrages romanciers, chacun à sa manière essaie de se (re) investir de se déterritorialiser où il s'agit d'une quête identitaire, tous les deux adoptent une démarche identitaire ; l'un à travers le monolinguisme l'autre par le bilinguisme. Tous deux qui sont issus du Maghreb , leur langue n'est pas celle du Maghreb. Un tel paradoxe oppose la langue à l'identité créant un espace d'exil pour l'un et un espace d'ouverture sur le monde pour l'autre.

Dire d'abord que le romancier et sociologue marocain A. Khatibi, s'est interrogé dans presque toute son œuvre sur les problèmes de la langue et de l'identité. Le roman *Amour bilingue* révèle « *Cette union est à la fois*

## **L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono**

---

*richesse, vertige, volupté mais drame dans lequel à chaque fois l'unité de la personne se joue* ».Quant au récit autobiographique *Je ne parle pas la langue de mon père*, l'Algérienne L. Sebbar montre particulièrement un espace de refuge dû plus ou moins à une fracture linguistique et identitaire. Néanmoins, pour l'un et l'autre, la langue devient certainement le personnage principal de l'univers romanesque ; un "jeu vertigineux de l'identité" dans la langue de l'autre; puisque les deux écrivains essaient de scander leur histoire marquée par un champ d'expérimentation et d'expériences postcoloniale, ils offrent deux espaces distincts, si l'un s'avère harmonieux , l'autre est conflictuel produisant une écriture "hybride" entre le même et altérité, l'ici et l'ailleurs, les valeurs traditionnelles et modernes, nuances et ambivalences de chaque société.

Créant avec d'autres éléments paratextuels une fonction *séductive* parmi d'autres, le titre littéraire, comme le dévoile G. Genette, "enclenche une activité d'interprétation", (Pour une sémiotique du titre, 1981), et devient selon U. Eco, "la clé même de l'interprétation". Ainsi, le titre *Amour bilingue ou le récit impossible*, se révèle-t-il comme un élément incontournable de l'espace du texte éveillant le regard du lecteur, non seulement par ses pouvoirs connotatifs, mais encore par sa structure ambiguë.

Le terme "amour" : nom masculin singulier, à l'orée du titre, il exprime "sentiment d'affection, d'attirance sentimentale et sexuel entre deux personnes<sup>2</sup>". En outre, c'est l'union qu'un être éprouve pour un autre auquel il est uni au qu'il cherche à s'unir par un lien. Associé à la haine, ils forment ensemble un couple d'antithèse.

Bilingue : adjectif qualificatif singulier ; associé au domaine linguistique, il se rapporte, cependant, au substantif précédent, dont il indique une qualité imprévue : "" la bi-langue sépare, rythme la séparations alors que toute unité

est depuis toujours inhabité : la bi-langue: elle-même un personnage de ce récit poursuivant sa quête inter continental." (*Amour bilingue* : 109)

On peut remarquer que le terme *Amour* qui est se trouve "l'article zéro<sup>3</sup>", est *autonymique* où il se désigne lui-même comme un objet lexical aux diverses connotations selon quel type et degré d'amour. D'après la grammaire normative, on a recours à l'absence ou l'omission de l'article "quand on dit d'un livre ce qu'il contient tout en ouvrant le champ d'interprétation sans détermination, ni précision. Comme l'explique D. Mainguenon : "Parler "d'article zéro", c'est supposer qu'il n'y a pas ici absence d'article mais un véritable article, qui a pour particularité d'avoir une réalisation phonétique nulle. Son sens s'opposerait à celui des autres ; donner permission n'est pas donner une permission, renoncer à richesse et honneurs n'est pas renoncer à la richesse et aux honneurs (Mainguenon, 2007 : 72)

La conjonction de coordination disjonctive "ou" ; indique une alternative entre deux possibilités, le terme introduit souvent une notion de choix. Le terme possède également la valeur de distinction en reliant les deux moitiés du titre. Celles-ci apparaissent, à la fois, logiquement associables et opposés de sens ; la second moitié du titre " récit impossible " est assez décevant surtout par l'association de l'adjectif "impossible" désignant ce qui ne peut exister, ce qui hautement improbable. Ainsi le titre acquiert une valeur emblématique semant la confusion aux yeux du lecteur surtout par l'usage du mot "récit" exprimant le fait de rapporter ou de raconter quelque chose qui s'est déjà produit ; le bilinguisme est au sens négatif de l'aventure ; "amour bilingue est-il un échec, un éloignement, un dessaisissement, ou plutôt s'agit-il d'un jugement ou plutôt d'un résultat". De la sorte, le romancier marocain s'interroge : "Qu'est – ce qu'un enfant bilingue ? Question de la rencontre croisée de la généalogie bifide, du double nom et du double infini, folie de langue, lorsque le couple tombe en s'abîmant, un enfant orphelin, désarmé devant la totalité d'aimer."(*Amour bilingue* p.77)

Le mot *Amour* est suivi par le mot *bilingue* très cher à Khatibi soit par le sens, soit par les valeurs inter continentales. Comme un signe d'ouverture sur soi et sur le monde, puisque l'amour domine toute notre vie; *Amour*

## **L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono**

---

filiale , fraternel, maternel, divin amour de la nature comme une communion intime avec l'univers. Le terme "Amour" est bien choisi, voire associé au mot bilingue , ce dernier qui s'oppose au monolinguisme exprime selon une définition maximale le pouvoir de s'exprimer dans deux langues de la même manière et d'avoir une connaissance identique de deux langues. La définition extrême du terme," à savoir qu'un vrai bilingue est celui qui est capable de s'exprimer pleinement dans deux langues de manière égale".

Comme l'écrit Khatibi lui-même : " aimer un être, c'est aimer son corps et sa langue et il voulait non pas épouser la langue elle-même mais seller définitivement toute rencontre dans la volupté de la langue".

Vue l'aspect métaphorique du titre, Amour bilingue pourrait encore rimer au titre bilingue ; sur la page de couverture figure naturellement le titre écrit en français, et suivi par la calligraphie arabe de Abdelsalam Guenouni "*Eishq allisanayne*" traduisant ou plutôt interprétant poétiquement la première moitié du titre de Khatibi de telle manière à donner au lecteur bilingue le plaisir de comprendre la signification du titre à travers l'esthétique de la calligraphie arabe, et le désir de lire le texte. Donc, le fait de qualifier le bilinguisme par jouissance du corps de la langue , sens voulu par le texte original, les lettres arabes de deux mots s'entrelacent si harmonieusement qu'il est difficile de les dissocier par le regard. Mais à la place du mot *Amour*, la calligraphie arabe utilise le mot *Eishq*, qui exprime un degré plus profond de l'amour. Ceci pourrait désigner l'amour passion comme équivalent en français.

Dans un récit autobiographique, le titre *Je ne parle pas la langue de mon père*, de l'Algérienne L. Sebbar, se révèle rhématique ; il se montre particulièrement loin d'être ambigu, et remplit clairement une fonction descriptive. De cette manière, l'unilinguisme s'oppose au polyglottisme moderne et constitue l'un des défis majeurs dressé contre la diversité interculturelle, il en résulte des frontières linguistiques infranchissables.

*Je ne parle pas la langue de mon père*, cette petite phrase qui formule le titre de l'ouvrage de L. Sebbar, fait figure de mot de passe, et relève des secrets sur les années passées, l'enfance lointaine et le mutisme du père.

*Je ne parle pas la langue de mon père* est à la fois une déclaration et une revendications; la romancière algérienne réclame comme la plupart des écrivains francophones issus de la décolonisation une identité nationale et culturelle dans une langue étrangère comme un rapport implicite entre la langue et l'identité. Fille d'un mariage mixte d'un père algérien et d'une mère française, la narratrice se trouve également à la lisière de deux pays, de deux langues et de deux cultures donnant la vocation à l'ensemble de sa production littéraire, et intellectuelle : "J'ai écrit, dit-elle, à cause du silence de la langue de mon père". *Le silence des rives* (1993) *Le silences de la langue de mon père, l'arabe* (2001), *Mon père* (2007)

Par cette formule du titre, la subjectivité est associée à l'altérité. D'abord le pronom personnel représenté par le concept ego (je) a pour rôle de transmettre la réalité d'une personne, voire sa conscience de soi. Encore, ce pronom personnel met en questions le caractère contrasté d'un dialogue car le " je " par réciprocité implique " tu" dans l'allocation de celui qui , a son tour se désigne par "je". Dans le récit de L. Sebbar ce " je " est donc équivoque, car il désigne à la fois la présence absente de son père, dont la langue est bel et bien omise, bien qu'elle soit l'objet du contexte, la langue de la mère dominante est perceptible. Le pronom personnel. "je" , suivi du verbe parler à la forme négative est considéré comme l'indicateur d'une relation spatiale et temporelle. Il se définit par rapport à l'instant du discours. Le présent exprime le temps où l'on est pourtant ce même présent restitue un fait passé. La négation d'une phrase déclarative porte sur l'ensemble de l'énoncé. De sorte que la négation peut prendre une portée argumentative quand un locuteur s'oppose à son interlocuteur à une action dans le réel. Par conséquent, la phrase de forme négative représente, dans ce cas, un moyen pour réfuter, et contredire. Dans la trame narrative, il s'agit d'une crise qui s'annonce à travers une donnée linguistique assurant la permanence de l'expérience vécue. Aussi, le titre *Je ne parles pas la langue de mon père*, s'annonce comme une déclarations d'un être séparé à la fois de la terre, ainsi que de la langue de son père et le paradoxe identitaire s'établit déjà à travers cette rupture de communication.

## **L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono**

---

Le lecteur se trouve devant un récit : les personnages sont identifiés, la narratrice, fille du mariage mixte: dédoublement des voies narratives le père algérien, la mère est française la trame narrative évolue et remontant les souvenirs d'enfance lointaine dans un contexte culturel historique thème récurrents obsessionnelles: l'exil, l'errance, la fusion. La lecture de deux ouvrages révèle des thèmes fréquents et images obsessionnelles. Comme l'exil identitaire est central dans l'œuvre de L. Sebbar, il signifie, pour elle, la séparations, la divisions, la lecture de l'ouvrage nous permet d'en repérer plusieurs sorte: une séparation physique, une séparation géographique mais la plus importante est une séparation linguistique.

### ***L'espace du langage***

D'abord, la langue est entendue ici au sens précis de langage et conçue dans sa fonction instrumentale et véhiculaire. Ce qui la rend infiniment associée à toutes les civilisations anciennes ; les hiéroglyphes, le cunéiforme, le phénicien, le grec, l'arabe, etc., expriment, dès le début un vif besoin de l'homme pour s'exprimer et pour laisser ses traces : *"C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans sa réalité, qui est celle de l'être, le concept d'ego"<sup>4</sup>*, écrit E. Benveniste. Comme nous le lisons dans le Dictionnaire *Le Robert* "il s'agit d'une fonction de la pensée et de la communication entre les hommes, mise en œuvre au moyen d'un système de signes vocaux (parole) et éventuellement de signes graphiques (l'écriture) qui constitue une langue".

La langue est également indispensable à la culture contemporaine. Celle-ci se constitue, selon les termes de G. Genette, par *"la pensée, l'art et le langage"*. Tous ensemble forment une *"théorie de l'espace contemporaine"<sup>5</sup>*. Le dernier congrès mondial des professeurs de français met l'accent sur l'importance réelle et actuelle d'une langue en tant que système d'expression et de communication, de contact entre les hommes *"elle requiert le respect dans le nécessaire dialogue des cultures du monde village d'aujourd'hui"<sup>6</sup>*. Mais le fait de réduire la langue à un simple instrument matériel de communication *"doit nous remplir de méfiance"*. Dans son important

ouvrage intitulé *Problèmes de linguistique générale I*, E. Benveniste met l'accent sur le caractère cumulatif, mais aussi dissociatif du langage, plus particulièrement sur le rapport problématique de son *innéité*. D'après lui "nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant, [puisque] tous les caractères du langage, sa nature immatérielle, son fonctionnement linguistique symbolique, son agencement articulé, le fait qu'il a un contenu suffisant déjà à rendre suspecte cette assimilation à un instrument qui tend à dissocier de l'homme la propriété du langage<sup>7</sup>".

Ainsi conçue, la fonction instrumentale du langage nous permet d'approcher de plus en plus de la complexité, voire de l'ambiguïté de l'espace du langage. Il faut dire que ce dernier est au centre des préoccupations actuelles ; il met en évidence des différences linguistiques qui aboutissent parfois à des conséquences néfastes ou dramatiques. L'ordre d'un espace « *langage* » nous paraît à la fois confus et parfaitement diffus, et nous essayerons de saisir sa complexité par l'examen de son caractère social et identitaire.

D'abord l'espace social d'un langage assure à la fois la « cohésion et la compréhension » entre les membres de la société. Car : « *La langue est, en effet, une structure mentale et sociale. Elle est la principale voie de communication d'individu à individu, de groupe à groupe, le moyen le plus affiné, le plus subtil, le plus pénétrant des échanges ; elle traduit une certaine unité d'être, elle est facteur de cohésion. Une société se désagrège quand elle abandonne sa langue ou que celle-ci se relâche*<sup>8</sup> ».

Quant à l'espace identitaire, qui est bien l'objet de cette étude, il est le plus subtil, le plus difficile à aborder posant actuellement un réel problème de communication et de compréhension interculturelle. Nous nous rendons compte que le sentiment de l'homme envers sa langue est d'autant plus compliqué, surtout lorsqu'il s'agit d'une diversité linguistique à assumer ; le fait d'avoir corps et langues divisés, comme nous allons l'examiner dans les ouvrages analysés, cela fait « *quelque chose* » qui oscille entre facteur d'identification et de dramatisation ; l'isolationnisme s'oppose au polyglottisme moderne et constitue l'un des défis majeurs dressé contre la

**L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions  
locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand  
Oyono**

---

diversité interculturelle, il en résulte des frontières linguistiques infranchissables, quand le bilinguisme se traduit par un acte d'allégeance, de soumission culturelle, quand il s'agit de trouver l'équilibre entre le besoin identitaire et le cosmopolitisme mal mené par la pensée unique : "*je ne doute pas*, déclare Amin Maalouf, *que la mondialisation menace la diversité culturelle, en particulier la diversité des langues et des modes de vie*". Dans *Amour bilingue*, la scénographie du double devient un thème fondateur basé sur la bi-langue. Pour Khatibi, la notion du double est intrinsèquement liée au corps, à la pensée, et par suite à la langue même ; un glissement entre "tu" et "vous" marque la structure d'une duplicité invitant le lecteur à déchiffrer le sens, et le dédoublement des voix narratives : "Elle s'impose dans cette frappe ; que toute langue soit bilingue ! Asymétrie du corps et de la langue, parole et écriture au seuil de l'intraduisible. Un mot déjà deux, déjà un récit. Te parlant dans ta langue, je suis toi-même sans l'être, m'effaçant dans tes traces bilingues, je suis désormais libre de l'être totalement, liberté d'un bonheur, pensée du vide, je ne sais rien, et ce rien est double" (*Amour bilingue* : 11)

"Un mot déjà deux ; déjà un récit, l'arabe est bel et bien présent à travers plusieurs source ; il se souvient d'une phrase coranique : "Quand la Terre sera secouée de son séisme, que la Terrera rejettera ses fardeaux", Sourate "Az-zalzalha", *La Secousse*, d'autres mots empruntés au patrimoine culturel et religieux, tels que ( *harem, harâm ,harim, fitn'a, sacré, interdit, polygamie, séduction* ) ayant deux ou plusieurs significations possibles, et créant l'ambiguïté : " *Khatibi semble avoir réussi dans cette œuvre ce qui, en théorie, paraît impossible. D'abord, en choisissant un thème qui a l'avantage d'être à la fois l'objet et le sujet de cet itinéraire : la langue ; et ensuite, en faisant en sorte que cette langue traverse (organiquement parlant) le récit et en occupe tous les lieux chaque fois qu'il emprunte la pente glissante de l'événement ou qu'il propose de sculpter une figure unique et spécifique ; si bien que l'anecdote y est pratiquement absente et que les personnages, trop faiblement caractérisés, se réduisant au statut*

*discret de simples personnes grammaticales, elles-mêmes très instables, très indécises<sup>9</sup>".*

Il avait appris que toute langue est bilingue oscillant entre le passage oral et un autre, qui s'exprime et se détruit dans l'incommunicable. L'histoire vécue du bilinguisme est racontée selon l'éclairage de la métaphore du double le personnage est aux prises avec la langue et emprise de la langue est liée à son étrangeté : " S'agissant d'un récit qui retrace l'itinéraire d'un être bilingue dans les voies initiatiques de la *bi-langue* et de la *pluri-langue*, Khatibi développe dans son écriture quelques réseaux thématiques qui illustrent les différents moments de cet itinéraires<sup>10</sup>".

De même la duplicité d'une langue ; vecteur de culture, vecteur de haine provoque par réaction un renforcement du besoin d'identité en raison des changements brusques. Ce sont les éléments essentiels qui constituent actuellement la structure conflictuelle des langues et qui représentent réellement les défis et les enjeux d'un dialogue interculturel. Par le même fait, l'espace des ouvrages analysés repose sur les identités des langages. Celles-ci sont considérées comme des procédés de dramatisations permettant d'en intensifier l'effet dramatique.

A part l'espace instrument de la langue, celle-ci représente également un "*espace refuge*", un facteur d'identité, elle est même considérée comme "*l'âme d'une culture*", qui procède de tout l'être et vise l'être tout entier puisque "*le fait d'appartenir à une langue est même considéré comme l'un de ces éléments constitutifs de la personnalité ; c'est une réalité profonde qui vit dans la relation langue-être. Ils évoluent ensemble et retentissent ensemble de tous les événements d'une commune histoire<sup>11</sup>".*

Quant à la notion du "neutre narratif et identitaire" figurant au cœur de cette étude, elle vient traduire un sujet d'actualité. Face à l'ère de la mondialisation, la langue, considérée depuis très longtemps comme un instrument d'ouverture vers l'autre différent, peut- elle être au contraire un vecteur pour se recroqueviller ?. En cette époque conflictuelle, il y a bien des tensions qui embrasent la planète, sont-elles dues, parmi d'autres

## **L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono**

---

raisons, aux différences linguistiques? En Tchétchénie, en Afghanistan, en Iraq, en Afrique, etc.

Aussi devant le multiculturalisme de ce XXI<sup>e</sup> siècle, assistons-nous vraiment à une crise de dialogue? Le plurilinguisme nous conduit-il à une sorte « *d'hybridation linguistique* » capable de se transformer en des « *dérives meurtrières* »? C'est en tant qu'écrivain, en tant qu'intellectuel, étant un critique que l'auteur francophone s'interroge et interroge : "*c'est de mettre en question ce que personne ne songeait à mettre en question*"<sup>12</sup>". Aussi l'espace du langage représenté "*est un espace de crise, de conflit, notions dont on sait qu'elles sont au cœur même du drame*"<sup>13</sup>".

Lors de leur intervention au colloque international de Minia<sup>14</sup>, A. et R. Chemain « *ont bien mis l'accent sur les défis et les enjeux interculturels de différentes pratiques langagières qui conquièrent actuellement une audience internationale. Simultanément, l'épanouissement d'une littérature post-coloniale ne peut pas passer inaperçu sans l'examen de la question de la langue*"<sup>15</sup> ». Autrement dit, l'interrogation porte sur l'identité de l'écriture ; le cas du Maghreb, non seulement le plus proche mais aussi l'objet de cette enquête, exprime dans un contexte colonial et arabo-berbère une littérature de langue française marquée par un double héritage. Ce dernier se voit partagé entre ceux qui l'assument et ceux qui le rejettent, le récit de Leila Sebbar en fait bien preuve ; le bilinguisme, dualisme linguistique et déchirement, fait l'objet d'un refoulement des particularités culturelles causé par l'exil, l'émigration, l'errance, surtout la quête de l'identité incertaine.

Avoir recours à remettre en question, grâce à un espace interculturel formé par le choix des ouvrages analysés, les rapports entre l'homme et sa langue. Comme l'écrit F. Paravy "*Le langage constitue un autre pôle privilégié de la métaphorisation spatiale. Dans la plupart des textes que nous évoquons ici la métaphore apparaît essentiellement dans l'évocation de situations de communication orale. C'est par le canal privilégié de la voix que les mots peuvent spatialement déployer leur pouvoir, c'est elle qui permet au verbe*

*d'envahir et couvrir*<sup>16</sup>". En 1983, A. Khatibi donne son *Amour bilingue*, Amin Maalouf écrit un essai : *Les identités meurtrières* publié en 1998 aux éditions Grasset, quelques années plus tard, Leïla Sebbar publie son récit autobiographique, *Je ne parle pas la langue de mon père*, en 2003 chez l'éditeur Julliard à Paris. C'est donc en diachronie que nous cherchons à comprendre comment l'unilinguisme constitue depuis quelques années l'un des paradoxes qui nous préoccupe.

Les ouvrages cités ci-dessus reflètent des réalités semblables. Ils ont en commun une caractéristique essentielle : la langue, qui est parmi d'autres éléments constituant la personnalité, est intimement liée au concept de l'appartenance. Les auteurs expriment, chacun à sa manière, que la liberté de la langue est aussi importante que celle de la croyance, pire un homme peut vivre sans religion, mais il ne peut pas vivre sans langue : "*Pour constater que chez tout être humain existe le besoin d'une langue identitaire. Chacun d'entre nous a besoin de ce lien identitaire puissant et rassurant. Rien n'est plus dangereux que de chercher à rompre le cordon maternel qui relie un homme à sa langue*"<sup>17</sup>", explique Amin Maalouf.

D'un tel paradoxe, nous passons à un autre plus grave, celui qui oppose la langue à l'identité créant un espace de crise et de conflit. Ce qui nous permet de dire que *Je ne parle pas la langue de mon père* est à la fois une déclaration et une revendication ; la romancière algérienne réclame, comme la plupart des écrivains francophones issus de la décolonisation, "*une identité nationale et culturelle dans une langue étrangère*".

Comme il s'agit, pour reprendre les termes de Ch. Albert, d'un "*rapport implicite entre la langue et l'identité culturelle*"<sup>18</sup>", nous tenons, dans un premier sens à dévoiler le mécanisme et le fonctionnement d'un tel rapport ; ensuite, un mode d'interrogation des textes francophones s'établit par le choix d'une perspective comparatiste qui vise, selon les termes d'Y. Chevrel à "*s'interroger sur les conditions de possibilité de production littéraire de l'identité cumulative ou dissociative dans un texte de fiction*"<sup>19</sup>". Notre attention se dirige également à suivre "*le mouvement dramatique*" des textes ; des situations, des dialogues, et des conflits qui s'éclatent et qui font progresser l'action vers un dénouement tragique.

## **L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono**

---

L'Algérienne Leïla Sebbar, elle est née en Algérie d'un père algérien et d'une mère française, tous deux instituteurs. Etant donné qu'elle est la fille d'un mariage mixte, elle se trouve également à la lisière de deux pays et de deux langues. Son œuvre, qui est variée entre Essais, Nouvelles, et Romans, est marquée par la mise en question des rapports entre deux communautés, deux cultures et leurs réflexes sociaux : *La Seine était rouge*, Paris 1961, Il y a un peu plus de vingt ans, elle écrivait dans *Les Temps modernes* un texte intitulé *Si je parle la langue de ma mère* en 1978, *Shérazade*, aux éditions Stock en 1984 *Le silence des rives*, aux éditions Stock également en 1993, *La Jeune fille au balcon*, aux éditions du Seuil en 1996, *Une enfance algérienne*, recueil paru chez Gallimard en 1997, *Soldats* paru aux éditions du Seuil en 1999, *Marguerite*, Folie d'encre, Eden, Paris 2002, et son dernier livre et le plus récent : *Je ne parle pas la langue de mon père*, est publié aux éditions Julliard, à Paris en 2003.

C'est une histoire d'enfance, une histoire de silence et d'exil, surtout celui de la langue qu'elle n'a jamais parlé ; la langue de ce père algérien devenu de ce fait "*l'étranger bien aimé*". Dans ce récit, L. Sebbar entame une histoire, un dialogue entre elle et ce père. Elle fait appel à son enfance troublée par des scènes de violence dues à la confrontation entre deux langues dont l'une s'impose et l'autre cède la place pour entrer dans l'oubli. L'arabe est donc la langue qu'elle n'a ni apprise ni comprise, ce qui lui interdit d'appartenir au peuple de son père.

C'est ainsi que la méconnaissance de la langue arabe devient un espace refuge, à travers lequel la romancière cherche à retrouver ce qu'elle aurait dû avoir, mais elle ne l'a pas su. L. Sebbar usera de son imagination pour compléter l'histoire : "*elle invente une vie parallèle et tente de la restituer dans l'Algérie d'aujourd'hui déchirée par une crise d'identité à travers la sœur de son père restée dans le village natal de Ténès, à travers les deux servantes, Fatima et Aïcha qui travaillent chez eux au Clos-Salembier, un*

*quartier qui allait sombrer dans la lutte anticoloniale et dans la violence, condamnant le père instituteur dans une école française et marié à une française, qui ne pouvait être qu'un traître. Le père échappe à l'attentat perpétré par le fils de Fatima, l'une des servantes justement, et aussi par l'autre fils de Fatima devenu intégriste<sup>20</sup>.*

Le récit « *Je ne parle pas la langue de mon père* » contient ce constat qui revient régulièrement ponctuer la pensée de Leïla Sebbar comme un rapport implicite entre elle et son identité. D'abord, le pronom personnel représenté par le concept d'ego (je) a pour premier rôle de transmettre la réalité d'une personne, voire sa conscience de soi, puisque : *"la subjectivité, dont nous traitons ici est la capacité du locuteur à se poser comme "sujet", elle se définit, non par le sentiment que chacun éprouve d'être lui-même, mais comme l'unité psychique qui transcende la totalité des expériences vécues<sup>21</sup>, écrit E. Benveniste.*

Considéré comme le premier point d'appui de la subjectivité, le pronom personnel met en question le caractère contrasté d'un dialogue, car : *« le "je" par réciprocité implique "tu" dans l'allocution de celui qui à son tour se désigne par je<sup>22</sup>.*

Dans le récit de Leïla Sebbar, ce "je" est donc équivoque ; car il désigne à la fois la présence absente de son père dont la langue est bel et bien omise, bien qu'elle soit l'objet du contexte et la langue de la mère dominante et perceptible. *"La romancière algérienne est la fille de deux côté de la Méditerranée"*, devenue par ce fait corps et langue divisés ; le français devient sa langue maternelle, langue d'expression, pourtant l'arabe reste la langue qu'elle n'a jamais apprise.

Le pronom personnel "je" suivi du verbe parler à la forme négative est considéré comme l'indicateur d'une *"relation spatiale et temporelle"*. Il se définit par rapport à l'instant du discours. La notion de temps est d'autant plus importante ; d'un côté, elle provoque, pour reprendre les mots de Benveniste, *"l'émergence de la subjectivité"*, elle décrit également l'expression de la temporalité d'un dialogue : *"d'une manière ou d'une autre, une langue distingue toujours des "temps" que ce soit un passé et un futur, séparés par un présent (...) or ce "présent" à son tour n'a comme référence*

## **L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono**

---

*temporelle qu'une donnée, linguistique la coïncidence de l'événement décrit avec l'instance de discours qui le décrit*<sup>23</sup>.

Remarquons que dans ce constat : « *Je ne parle pas la langue de mon père* », il est vrai que le présent exprime le temps où l'on est, mais par rapport à l'instance du discours, ce même présent restitue un fait passé. C'est une crise qui s'annonce à travers une donnée linguistique assurant la permanence de l'expérience vécue. Dans ce récit autobiographique, la romancière est séparée de la terre ainsi que de la langue de son père. Le paradoxe s'établit d'abord à travers la rupture de communication : *"si je revenais, dit-elle, dans le village près de Tlemcen, je ne savais parler ni aux vieilles ni aux jeunes avec leur mots, je serais l'étrangère indiscrete à qui on ne dit pas la vérité"*<sup>24</sup>. Dans ce sens, la méconnaissance de la langue se traduit par un obstacle qui lui interdit d'appartenir au peuple de son père.

Par contre, le récit de Khatibi échappe aux normes d'analyse des romans classiques pour les raisons suivantes: Pas d'anecdote ni de personnage uniquement les pronoms "il" ou "elle" parfois "je" qui se perdent et passent ensemble dans un non- être- la bi-langue comme milieu ne peut être atteinte que dans la transformation de l'être dans la langue, c'est-à-dire dans l'errance. Le texte s'ouvre par un va et vient perpétuel tout au long du texte, la structure tourne à vide et pose un problème au lecteur et l'invite en même temps à déchiffrer cette écriture illisible. Devant cette écriture, on se sent porté dans l'imaginaire de Khatibi dans un mouvement de chassé-croisé, un va et vient rapide le présent et l'absent, parler maternel à l'étranger, et de l'étranger en étranger.. On tourne dans un cercle vicieux comme l'exprime l'exergue : je cite " Il partit, revient repartit.il décida de partir de définitivement. le récit devrait s'arrêter ici le livre se ferme sur lui-même." (*Amour bilingue* : 9)

### ***L'exil identitaire***

Dans le récit de Khatibi, le binôme langue et exil dévoile un attrait sincère au pays natal soit par nostalgie ou par amour partagé. Ainsi, le mot *hanine*, nostalgie, est une "anagramme d'une double jouissance" que l'écrivain questionnait avec insistance..., à dire ce mot, à le répéter comme un appel

euphorique, à lui seul un chant, infiniment chuchoté à l'absent aimé : " Oui, il espérait s'enraciner dans son passé (à elle), dans ses paysages d'enfance, là où émergeait sa ville natale, parmi d'immense forêts. Ce recommencement "unifiant deux lieux, et deux continents, topographie d'une passion... (Amour bilingue : 21)

De même, le thème de l'exil est central dans l'œuvre de Leila Sebbar et plus particulièrement dans son récit *Je ne parle pas la langue de mon père* qui évoque une histoire d'enfance mais aussi une histoire d'exil. Pour elle, l'exil signifie la séparation, la division. La lecture de l'ouvrage nous permet d'en repérer plusieurs sortes : une séparation physique, une autre géographique, mais la plus importante est celle qui est linguistique.

La séparation physique est personnifiée par la figure du père, "*l'étranger bien aimé*". Il y a une très belle phrase qui indique la rupture généalogique au sein même de la famille : "*elle est sa femme et sa langue est sa langue, lorsqu'il parle avec elle. Mais les enfants nés sur sa terre à lui, de son corps infidèle, il a rompu la lignée, ses enfants nés dans la langue de leur mère...*"<sup>25</sup>.

*Je ne parle pas la langue de mon père* représente une quête de ce paysage d'enfance, "*une nostalgie du nid*" de la famille. Leila Sebbar, qui est contrainte de venir s'installer en France, tente de restituer les souvenirs de son enfance associés à son pays d'origine. Comme l'écrit Michel Maffesoli "*il y a une relation infrangible entre "enfance" et "pays", tous deux mettent l'accent sur le début de la quête dont il a été question*"<sup>26</sup>. C'est un ailleurs où peut s'exprimer une partie de soi à travers des mots, etc.

La séparation géographique est celle qui concerne les scènes de la vie quotidienne d'une famille mixte installée dans le Clos-Salembier. C'est le pauvre village où le père travaillait comme instituteur des garçons arabes. La séparation se situe d'abord au niveau du quartier, ce dernier est considéré généralement comme un "*creuset de l'identité, lieu où circule l'échange symbolique et où s'élabore la fusion*"<sup>27</sup>. Mais ce n'était pas le cas dans le récit, selon Leila Sebbar puisque les deux communautés vivaient séparément.

## **L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono**

---

La "schize" se situe également au niveau de l'école, comme l'exprime L. Sebbar, c'est *"celle de l'école située au centre du quartier où mon père dirigeait les écoles des garçons indigènes, l'école des filles était protégée par des murs, des grillages. Mais quelque part, ces séparations étaient intéressantes : on pouvait observer sans être vu enfin, le moins possible. Alors, le regard s'exerce"*<sup>28</sup>.

À elle seule, l'école des filles est considérée comme un espace clos, dissociatif où s'apprend la langue et la culture coloniale au cœur du quartier arabe distant et enfermé dans sa langue et dans ses rites : *"Nous portions, mes sœurs et moi, en carapace la citadelle de la langue de ma mère, la langue unique, la belle langue de la France, avec ses hauts murs opaques qu'aucune meurtrière ne fendait, l'école était entourée d'un muret bas sur lequel était planté un grillage vert"*<sup>29</sup>. L'école est perçue comme une citadelle des "mots" fragiles et incapables d'instaurer le lien avec l'espace environnant où s'inscrivent les blessures infligées par les mots du verbe violent.

Quant à la séparation ou plutôt à l'exil linguistique, il est le plus important à travers l'écriture établie dans le récit. Car il peut être à l'origine d'une identité malmenée ou meurtrière. L'ouvrage de L. Sebbar est entièrement construit autour de cet exil linguistique ; une importante phrase le dévoile : *"Je ne parle pas la langue de la cité musulmane. Mon père ne m'apprend pas sa langue ..."*<sup>30</sup>. Il arrive que cette méconnaissance de la langue arabe conduit à une sorte d'aliénation culturelle, mesure ces difficultés de communication avec l'Autre différent. L'enseignement est donné dans la langue du colonisateur. Quant à la langue d'origine, elle est de plus en plus mise à l'écart et abandonnée. La romancière algérienne montre particulièrement cet exil linguistique, *"cette coupure des origines qui provoque à la fois quête de soi et solitude insupportable. Comment à travers le temps retrouver une unité et une identité, lorsqu'on est fait de deux langues, de deux cultures, de deux corps fondus en un seul"*.

Néanmoins chez A. Khatibi, la *bi-lingue* devient une manière de vivre de parler, une force et essence conduisant à une fusion mythique, le corps de bilingue est ouvert, éclaté, déployé, de pays en pays, de langue en langue. L'écrivain marocain se situe entre un accès à une identité fuyante, ici, l'hétérogénéité s'éclate : "je suis, se disait-il, partagé entre les deux rives de la méditerranée, passer, faire passer, être un milieu entre deux langue : plus je vais au milieu, plus je m'éloigne. Je et elle se perdent et passent ensemble dans un non-être. La *bi-lingue* comme mi- lieu ne peut être atteinte que dans la transformation de l'être dans la langue, c'est-à-dire dans l'errance. La *bi-lingue*? Ma chance, mon gouffre individuel, et ma belle énergie d'amnésie". (*Amour bilingue* : 11)

La coupure se situe déjà au niveau de la langue, celle-ci est conçue comme un héritage à transmettre et sert à construire l'identité de l'individu. Le fait qu'elle soit omise des "*territoires du père*", est-ce un reproche pour lui et pour son « *mutisme linguistique ?* ». Dans sa langue, "*il aurait dit ce qu'il n'a pas dit dans la langue étrangère, il aurait parlé à ses enfants de ce qu'il tait, il aurait raconté ce qu'il n'a pas raconté non pas de sa vie à lui, un père ne parle pas de sa propre vie à ses enfants (...) mais les histoires de la vieille ville marine, les légendes, les anecdotes du petit homme rusé qui se moque des puissants*<sup>31</sup>". C'est dire que le silence du père est à son tour à l'origine de ce conflit linguistique ; il est perçu « *comme un paroi qui s'élève entre l'être et le monde, entre le français et l'arabe* ».

Parler la langue du père ou celle de la mère, entre les deux il y a des frontières qu'il faut rétablir, qu'il faut explorer. L'isolationnisme fait toujours problème et conduit à des conséquences néfastes parfois suicidaires. Dans ce récit, « *la langue de la rue, la langue des enfants arabes devient la langue des ennemis pour les uns, et la langue française pour les autres* ». C'est bien là que se couve le conflit.

### ***Le conflit linguistique***

Quelques dates importantes jalonnent le début de *Je ne parle pas la langue de mon père*, la plus importante et significative est celle de l'assassinat de l'écrivain Mouloud Feraoun en mars 1962 par l'OAS. Le père même de L.

## L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono

---

Sebbar est incarcéré à Orléans-ville en 1957. L'Organisation Armée Secrète était chargée de liquider des instituteurs qu'elle regardait comme des traîtres et des agents de l'ennemi français : "*Mouloud Feraoun est mort. Mon père serait le prochain*<sup>32</sup> »

Ainsi, le constat de *Je ne parle pas la langue de mon père* vient démontrer qu'aux motifs traditionnels de la guerre, une guerre de terre, de sang, de démographie, s'ajoute une autre aussi dangereuse, c'est celle des langues. C'est dans un article d'Assia Djebar "*Territoires des langues*" que l'expression "*guerre des langues*" a été utilisée comme un énoncé de cette Algérie post-coloniale et déchirée par une crise d'identité : "*pendant que se passent des drames, une sorte de haine s'installe contre les langues. Dès qu'on est francophone, les intégristes vous disent : Ah! Elle parle français, donc, c'est le parti de la France*<sup>33</sup>". Il s'agit donc d'une "*langue meurtrière*, exprime Amin Maalouf en exposant une telle question d'actualité : "*nos sociétés sont-elles condamnées à la violence sous prétexte que tous les êtres n'ont pas la même langue...*"

A son tour, Leila Sebbar met en évidence le contexte d'une langue meurtrière, celle-ci est associée à la lutte anticoloniale condamnant à mort ou même à l'exclusion des écrivains, des journalistes, ou des instituteurs parlant la langue de l'ennemi, "*la langue de l'impie*", certains les regardent comme des traîtres, voire comme des renégats. Dire aussi que l'enseignement donné par le colonisateur ne visait qu'à former une élite privilégiant la culture étrangère au détriment de la culture d'origine. Il en résulte que beaucoup d'instruits éprouvent le sentiment d'être déracinés et dépayés, ce qui fait, entre outre, que le français redevienne une arme contre le colonisateur et sa culture ; comme l'écrit F. Fanon : « *S'exprimer en français, comprendre le français n'est plus assimilable à une trahison ou à une identification appauvrissante avec l'occupant, utilisée par la voix des combattants, la langue française devient un instrument de libération*<sup>34</sup>. »

Le drame linguistique révèle la marginalisation et son omission de la langue arabe ; comme l'explique Assia Djebar "*la langue arabe a été pratiquement interdite avec l'arrivée des Français*<sup>35</sup>", ce qui entraîne malheureusement

l'effacement d'une langue ; *"l'école coloniale de l'époque, c'était parler le français et enseigner le français. Il n'y avait pas d'autre langue possible dans cet espace scolaire<sup>36</sup> "*. Comme le constate la romancière Algérienne Leila Sebbar : *"ma mère, de la langue arabe, n'a appris que les noms de ses élèves et les prénoms des femmes qui travaillaient dans sa maison, avec qui elle travaillait aussi<sup>37</sup>"*.

Le français n'est pas seulement la langue de l'enseignement mais il est encore une langue de culture. L'influence de l'école est très considérable, elle apprend aux enfants depuis leur jeune âge un savoir-faire, un savoir être et un savoir –penser. Dans *Les chemins qui montent* de M. Feraoun, Amer est imprégné et marqué à la fois par l'éducation qu'il a reçue : *« puis-je d'un coup oublier mon origine semi française, l'école française, toutes mes admirations de semi français pour l'écrasante supériorité*

Dans *Amour bilingue*, la question du bilinguisme exprime également un déchirement identitaire, la bi-lingue non partagée, pensait l'écrivain "sépare, rythme la séparation, et crée même rejet, un handicap à la communication au sein du couple, devant lequel s'éclate une série de réflexions : "Lorsqu'elle m'entendait parler en arabe, elle se sentait exclue, rejetée hors de toute entente absolue. Elle était cette femme absolue, pourquoi lui substituer ces hantises de traductions et d'oscillation ? Je lui devenais incommunicable. Je pense aussi qu'elle désirait cet incommunicable qu'elle le cultivait, dieu sait pour quelles raisons secrètes, silencieuses ; sinon comprendre la méconnaissance de ma langue maternelle". (*Amours bilingue* : 73)

En ce sens, Marc Gontard, et comme le dévoile dans son livre *La violence du texte*, on constate qu'il transcende le cadre de l'identité qui est intimement liée à une langue, à une culture pour expliquer cette "étrangeté du Moi" : "cette ambigüité est animée par la difficulté de dépasser la "schize" qui travaille le corps de l'auteur maghrébin, l'itinéraire qu'exige "une identité mutilée par un demi-siècle de "protection", c'est-à dire, d'administration mal dissimulée, (et) assimiler cette identité dans la langue de l'Autre, et contre lui, parce qu'on a perdu momentanément l'usage de sa propre langue". (M. Gontard : 1981, 12) De même, dans le récit de L. Sebbar, le français

## **L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono**

---

colonial s'impose et entraîne une dualité linguistique devenue par ce fait difficile à assumer devant un arabe de quatorze siècles. Mais une prise de conscience, doublée par une réflexion sur le fait linguistique asphyxié, étourdit par l'incapacité d'assumer sa diversité, dévoile l'extrême danger que produit "*la violence du verbe*".

Néanmoins, cette thématique se construit à travers la confrontation de plusieurs types d'écritures : "Un moi-bilingue, on reconnaît ici Khatibi élaborant un texte métisse, qui est l'apport le plus original de cette littérature, la dimension non plus de l'identité, mais de l'interculturalité, non plus l'affrontement de la violence mais l'Amour-bilingue, le Divers contre l'identité<sup>38</sup>".

Pour conclure, l'examen des textes nous permet de dire que la littérature maghrébine d'expression française reste profondément , dans son développement, imprégnée par le combat identitaire. Cette écriture s'ouvre particulièrement à la problématique de la différence, et de l'Autre.

L'espace culturel francophone, au lieu d'être un facteur discordant, devient une chance d'une richesse ; puisque c'est un espace ouvert à diversité, à la pluralité linguistique, et à la polyphonie culturelle. Puisque, la langue a cette ,merveille particularité d'être à la fois le pivot de l'identité culturelle, et de la diversité linguistique, comme elle peut être convertie en instrument d'exclusion ou d'ouverture.

### **Sources et bibliographie**

#### ***Corpus***

Khatibi Abdelkébir : *Amour bilingue*, Montpellier, Fata Morgana, 1983

Maalouf Amin : *Les identités meurtrières*, éd. Grasset, Paris, 1998.

Sebbar Leïla: *Je ne parle pas la langue de mon père*, éd. Julliard, Paris, 2003.

#### ***Ouvrages***

Benveniste Emile: *Problèmes de linguistique générale I*, éd. Cérès – Tunis, 1995.

Chemain Arlette : *Processus interculturels, intertextuels et fécondité créatrice*, 2<sup>ème</sup> colloque international de la Faculté Al Alsun, université de Minia « Langue, culture, et littérature, un schéma intégré » du 14 au 16 mars, 2005.

Chevrel Yves: *Introduction à la littérature comparée*, éd. Dunod, Paris, 1996.

Christiane Albert : *Francophonie et identité culturelle*, éd. Karthala, 1999.

Djebar Assia : *L'écrivain francophone à la croisée des langues "Territoires des langues"*, éd. Karthala, 1997.

Genette Gérard: *Figure I*, éd. Du Seuil, Paris, 1966.

Gontard Marc: *Violence du texte*, Paris L'Harmattan, 1981

Gontard Marc: *Regards sur la francophonie*, éd. Presses universitaires de Rennes, 1996.

Hagèse Claude : *Le français, histoire d'un combat*, éd. M. Hagèse, 1996.

Maffesoli Michel : *Du Nomadisme, vagabondages initiatiques*, éd. Librairie générale française, 1997.

Mardam Bey Farouk : *Ecrivains arabes d'hier et d'aujourd'hui*, Institut du monde arabe, Actes sud, 1996.

Miliani Hadj : *Une littérature en sursis ? le champ littéraire de langue française en Alger*, L'Harmattan, Paris, 2002.

Schöpfel Mariannick: *Les écrivains francophones du Maghreb*, éd. Ellipses, 2000.

### **Revues et périodiques**

Dialogues et cultures : "Le français face aux autres langues", revue de la Fédération internationale des professeurs de français - Bruxelles – Belgique, 2004.

Eduquer pour une Europe des langues et des cultures, *Ela*, revue de didactologie des langues-cultures, Paris, avril juin, 1997.

Itinéraires et contacts de cultures "littérature comparée & didactique du texte francophone no volume 26, L'Harmattan, Paris, 1999.

L'indispensable des concepts de culture générale, coll. Principes éd. Studyrama, 2003 France.

# L'art littéraire face à la disparition des langues et des traditions locales : une analyse de « *Le vieux nègre et la médaille* » de Ferdinand Oyono

---

## Notes

- 
- <sup>1</sup>- R. Attia : "*La langue et la vie*", le quotidien égyptien *Al Ahram* du 24/04/2005
- <sup>2</sup> - D'après la définition proposée par le *Dictionnaire français*.
- <sup>3</sup> - Pour la grammaire normative, l'absence d'article équivaut d'une omission de l'article", *Grevisse* (1069 : 80)
- <sup>4</sup>- E. Benveniste : *Problèmes de linguistique générale I*, éd. Cérès - Tunis 1995 p. 259.
- <sup>5</sup>- G. Genette : *Figure I*, éd. Du Seuil, 1966, p. 101.
- <sup>6</sup>-R. Gusibirege : "Le français dans le dialogue des cultures en vue d'enrichir la personnalité des apprenants" congrès mondial des professeurs des français Le français le défi et la diversité du 19 au 23 juillet 2004 Atlanta USA
- <sup>7</sup>- E. Benveniste *op. cit.* P. 258.
- <sup>8</sup>- Note citée par *Le Dictionnaire des Symboles*, éd. R. Laffont, Paris, 1982, p. 561.
- <sup>9</sup> - Abdelilah El Khalifi, *Amour bilingue de Khatibi ou le récit impossible*, Francophonie 15, 2006, 229-238, p. 231
- <sup>10</sup> - Idem. P. 232
- <sup>11</sup>- *op. cit.* p. 561
- <sup>12</sup>- Claude Roy : « Le Commerce des classiques », note citée par E. Amon, *Vocabulaire pour la dissertation*, éd. Larousse, 1994, p. 132.
- <sup>13</sup>- F. Paravy : *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, éd. L'Harmattan, 1999, p. 47.
- <sup>14</sup>- Le colloque international de la Faculté Al Alsun "de langues", Université de Minia-Egypte : *Langue, culture, et littérature, un schéma intégré* de 14 au 16 mars 2005
- <sup>15</sup>- R. Chemain : *Littérature comparée et pluridisciplinarité, l'exemple de la francophonie*, colloque: *Langue, culture, et littérature, un schéma intégré* de 14 au 16 mars 2005 Université de Minia-Egypte.
- <sup>16</sup>- F. Paravy : *L'espace dans le roman africain francophone contemporain*, éd. L'Harmattan, 1999, p. 268
- <sup>17</sup>- A. Maalouf : *Les identités meurtrières*, éd. Grasset, Paris, 1998, p. 173.
- <sup>18</sup>- Ch. Albert : *Francophonie et identité culturelle*, éd. Karthala 1999 p. 273.

- <sup>19</sup>- Y. Chevrel : *Introduction à la littérature comparée*, éd. Dunod, Paris, 1996, p. 274.
- <sup>20</sup>- Brigitte Lane : « Introduction au texte de Leïla Sebbar : travail de ménagère, travail d'écrivain », web site Dz Lit - Leïla Sebbar.htm
- <sup>21</sup>- E. Benveniste, *op cit.* P. 259.
- <sup>22</sup>- Idem.
- <sup>23</sup>- Ibid. p. 261
- <sup>24</sup>- L. Sebbar : *Je ne parle pas la langue de mon père*, p. 59.
- <sup>25</sup>- Idem p. 21.
- <sup>26</sup>- M. Maffesoli : *Du Nomadisme, vagabondages initiatiques*, éd. Librairie générale française, 1997 p. 91.
- <sup>27</sup>- Idem. P. 89
- <sup>28</sup>- L. Sebbar : *Je ne parle pas la langue de mon père*, propos recueillis par Taina Terv, Afrcultures, cultures africaines. htm
- <sup>29</sup>- L. Sebbar : *Je ne parle pas la langue de mon père*, *op cit.* P. 39.
- <sup>30</sup>- Idem. P. 80
- <sup>31</sup>- L. Sebbar : *Je ne parle pas la langue de mon père*, *op. cit.* P. 21
- <sup>32</sup>- L. Sebbar : *Je ne parle pas la langue de mon père* p. 12
- <sup>33</sup>- A. Djebbar : "Territoires des langues", *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, éd. Karthala 1997 p. 20
- <sup>34</sup>- F. Fanon : *Sociologie d'une révolution*, coll. Maspéro, no 18, Paris, 1974, p. 81
- <sup>35</sup>- A. Djebbar " *Territoires des langues*", *op. cit.* P. 27.
- <sup>36</sup>- propos recueillis par T. Terv, entretien avec L. Sebbar : *Je ne parle pas la langue de mon père*
- <sup>37</sup>- L. Sebbar : *Je ne parle pas la langue de mon père*, *op. cit.* , . P. 44
- <sup>38</sup> - P. Rivas, Marc Gontard : *Le Moi Étrange, littérature marocaine de langue française*, 1993. Hommes & Migration/ Année 1994/1175/p. 48